

AUTOUR D'UNE SOCIOLOGIE VISUELLE



ENTRETIEN
AVEC
DANIEL
VANDER GUCHT

Dans *Ce que regarder veut dire. Pour une sociologie visuelle*, Daniel Vander Gucht, docteur en sociologie et directeur du groupe de recherche en sociologie de l'art et de la culture à l'ULB, interroge non seulement les apports de la sociologie visuelle à la méthode de la discipline sociologique mais repose à nouveaux frais la question de la signification du voir. Développant la fonction heuristique de l'image, il pointe le désintérêt pour le régime scopique qui prévaut encore chez les sociologues (non anglo-saxons) là où l'anthropologie a accompli son tournant visuel. Alors que la question du "comment voir, enregistrer la réalité sociale, faire parler le monde?" sous-tend la discipline, la sociologie, la pensée théorique en général témoignent d'une défiance vis-à-vis des images.

l'art même: Tu développes combien le regard sociologique est de l'ordre d'une construction et non d'un enregistrement neutre, objectif d'une réalité en soi qui se livrerait. Les faits sociaux sont constitués par la manière dont on interroge et découpe la réalité. D'où vient le désamour de la sociologie pour l'image alors que le pré-supposé de son existence a trait au "comment voir?" Plus généralement, peut-on dire qu'en Occident, la conceptualisation se range du côté de l'iconoclastie?

DANIEL VANDER GUCHT: L'observation représente sans doute la posture et la technique la plus fondamentale en sociologie, même si elle gagne à être nourrie d'informations recueillies à travers la consultation de documents d'archive ou de données statistiques. Notons toutefois que le regard sociologique n'est pas une vision pure de la réalité qui se livrerait sans artifice à qui sait l'observer objectivement mais bien la méthode sociologique elle-même, soit une manière d'interroger le monde pour tenter de répondre à un certain nombre de questions d'ordre sociologique et ainsi constituer la réalité en "faits sociaux" afin d'établir entre eux des

relations de corrélation ou de causalité dotées d'un caractère de généralité qui autorise, sinon à parler de "lois sociologiques", du moins à tenter d'interpréter, de comprendre et d'expliquer les régularités et les récurrences dans les interactions interpersonnelles comme dans les institutions. Il faut bien constater toutefois le désintérêt dont pâtit le régime scopique chez les sociologues qui n'accordent crédit qu'au verbe et au nombre, cantonnant ainsi l'image à servir de document en amont de la recherche ou d'illustration en aval, mais lui déniaient toute fonction heuristique.

A.M.: Dans ta "pédagogie du regard", tu évoques les apports des documentaires de Raymond Depardon, Luc De Heusch, des films de Dziga Vertov, Ken Loach, Jacques Tati, des photos de Walker Evans, Nan Goldin à la culture sociologique. T'en remets-tu à une lecture exclusivement sociologique (traces, témoignages d'une époque, d'un lieu...) ou envisages-tu ces archives sous un œil également artistique? Comment s'interpénètrent "nourriture" sociologique et impact esthétique?

D. V. G.: Artistes comme scientifiques regardent, observent et expérimentent en collectant des informations pertinentes et fécondes sur les mondes qu'ils explorent, qu'il s'agisse du monde naturel, de la société des hommes ou de notre univers intérieur. Observer, c'est du reste laisser le monde venir à soi, mais aussi ne pas hésiter à le solliciter et à l'interroger pour qu'il s'expose à notre regard car il se présente rarement de son plein gré et dans son plus simple appareil. Et ce qui détermine le choix qu'opèrent les uns et les autres entre les faits et les représentations mentales tient à l'état de l'art et aux paradigmes propres à la discipline qu'ils se sont choisie pour questionner le monde. On parlera certes plus volontiers d'écoles ou de mouvements que de thèses et d'axiomes dans le cas de l'artiste, et si son atelier, ou son étude (*studio* dit-on en anglais), est constitué de collections d'œuvres plutôt que de postulats et de théorèmes, n'oublions pas que l'étymologie du mot "théorie" renvoie au grec ancien *theorein* qui signifie précisément "contempler", "observer" et "examiner". Par ailleurs, si "L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible", selon la formule célèbre de Paul Klee, que je rapprocherais ici du *moto* de Robert Flaherty, le père du cinéma

documentaire, qui disait “filmer pour voir”, il faut encore rappeler avec le sociologue américain Howard S. Becker qu’au fond il n’est rien de plus pratique qu’une bonne théorie car c’est en l’occurrence l’outil qui va permettre au scientifique de questionner et de révéler ce qu’on appelle la “réalité”.

A.M.: *Quels sont les principaux obstacles (métaphysiques, pratiques...) que rencontre l'introduction de la sociologie visuelle dans les universités continentales? Peux-tu retracer les étapes de son implantation dans le monde anglo-saxon?*

D. V. G.: Sans doute peut-on déceler dans la réticence à recourir à l'image pour faire de la sociologie l'effet d'un *habitus* académique très français, engoncé dans une tradition philosophique qui perpétue une défiance à l'égard des images trompeuses et soucieux de se démarquer du journalisme. En ce sens, la sociologie visuelle semble bien mieux implantée dans le monde anglo-saxon qui privilégie le travail de terrain, mais les choses ne sont pas aussi simples qu'il y paraît. Tout d'abord parce que la sociologie visuelle (que je définis personnellement comme une manière de faire de la sociologie par et en images, et pas seulement de faire de la sociologie des images) y est plus souvent qu'à son tour assimilée et subordonnée aux *Visual Studies* mais aussi parce que, de Maurice Halbwachs à Pierre Bourdieu, en dépit des récriminations de ce dernier à se présenter comme photographe ou, pire, artiste, il aura fait davantage et meilleur usage de l'image photographique dans son œuvre (depuis ses travaux d'ethnologie en Algérie dans les années 1960 jusqu'à ses études sur les usages sociaux de la photographie) que la plupart de ses collègues américains, même les plus prompts à encourager le recours à l'image en sociologie.

A.M.: *Où fais-tu passer la ligne discriminante, de séparation entre le mot et l'image? Certes, on parle de langage lato sensu (verbal, imagé, musical, animal...). Mais comment te positionnes-tu par rapport au découpage opposant les signes symboliques, linguistiques et les signes non symboliques dans lesquels on range les images? Car, te référant aux travaux de Jack Goody, tu envisages le régime graphique (opposé à la tradition orale) comme désignant à la fois l'écriture et le dessin. "En ce sens", écris-tu, "le schéma, le dessin, le graphique sont consubstantiels à l'écriture". Partant de la sémiotique de Pierce distinguant icône, indice et symbole, es-tu d'accord avec la définition de l'image comme signe non symbolique (seul le langage articulé, oral ou scriptural, renvoyant au symbole)? L'image semble relever à tes yeux autant du visible que du lisible.*

D. V. G.: Sans vouloir entrer dans des arguties sémiologiques, j'ai effectivement tendance à considérer que l'image se doit d'être séquen-

tielle (série de photos ou images en mouvement) et non iconique (abstraite de la réalité pour accéder à un statut allégorique) pour être signifiante du point de vue sociologique et que, dès lors, et pour autant que l'on exclue la possibilité de sa manipulation, elle tient autant de l'indice (vertu que revendiquent les sciences naturelles qui exploitent l'image comme documents, témoignages et preuves) que du symbole (raisonnement analogique et pensée argumentative articulée constitutifs du langage cinématographique dont l'écriture et le montage tiennent lieu de grammaire).

A.M.: *Un point remarquable de ton essai touche le rapport entre la mutation apportée par l'introduction de la sociologie visuelle et la refondation de la discipline. La réhabilitation du régime scopique accompagnerait une redéfinition de la sociologie qui ne serait plus une science généralisante, holistique, héritée de Durkheim, branchée sur les typologies, les lois générales, la statistique, mais une approche irriguée par Weber, Simmel, focalisée sur l'atomistique, l'individu. Peux-tu déplier cette corrélation?*

D. V. G.: La sociologie visuelle fonde incontestablement la discipline sur le regard, l'observation, la captation sensorielle et l'engage en effet dans une voie plus interactionniste que fonctionnaliste. Le langage sociologique est d'ailleurs chargé de mots et d'expressions qui disent bien la place centrale qu'y occupe le régime scopique: le sociologue observe, scrute, dévoile, révèle, éclaire, met au jour, représente et figure. Prendre des photos, pour le sociologue, ce n'est pas une simple opération de "prise de vue", cela consiste en même temps à fabriquer des images, à produire des représentations du monde qui sont notre moyen privilégié de nous le "figurer", c'est-à-dire de le comprendre. Dans un "arrêt sur image" tout comme dans une séquence d'"images en mouvement", que ces images soient ou non le fait du sociologue, celui-ci peut prendre le temps de repérer des connexions ou des enchaînements entre les choses, des manières de faire récurrentes, des configurations du monde social auxquelles on n'avait pas prêté attention. L'image est d'ailleurs souvent un déclencheur d'idées, une mine de questions et une source de théories en y découvrant quantité de choses "qu'on n'avait pas vues" faute de pouvoir arrêter le temps et simplement regarder, littéralement pour le coup, "les faits sociaux comme des choses", comme le préconisait de manière un peu péremptoire Émile Durkheim.

A.M.: *Tu écris à juste titre que si l'on critique la polysémie de l'image, on doit tout autant se méfier de la manipulation de l'écrit, du mensonge des chiffres, des statistiques. Cependant, dans le règne généralisé de l'image, de l'iconique, dans une époque marquée par la perte de la*

prégnance de l'écrit et la prolifération de l'audio-visuel, comment apprendre à lire l'image, à la décortiquer, l'analyser sans la recevoir passivement? Nous sommes entrés dans l'ère post-Gutenberg: le livre, le verbe ont été détrônés par un panimage, un flot audiovisuel ininterrompu. Tu parles des contempteurs de la sociologie visuelle. Mais, dans le domaine de la pensée, n'assiste-t-on pas au triomphe massif des contempteurs du verbe, à la tentative de congédier l'écriture au profit de l'image fixe ou en mouvement, du son?

D. V. G.: Encore une fois, je n'opère pas de discrimination nette entre le langage verbal et le langage visuel tout en militant pour l'éducation et la culture visuelles au sein même d'un monde académique qui reste largement réfractaire à l'introduction des méthodes audio-visuelles réduites à leurs fonctions de vulgarisation ainsi associées à une forme vulgaire et subalterne de savoir, soit au mieux un auxiliaire de la science et en aucun cas un mode de connaissance scientifique à part entière. Je ne cautionnerais pas davantage l'idée que l'audio-visuel favorise la passivité (idée reçue reposant sur le présupposé d'un "effort mental" exclusivement lié à l'acte de lecture) ni ne me risquerais à prophétiser la mort du livre ou le discrédit du verbe au profit du tout-visuel (même si je pense sincèrement qu'un film de Jacques Tati en apprend plus sur le monde moderne que nombre de traités savants).

Entretien mené par Véronique Bergen

DANIEL VANDER GUCHT, CE QUE REGARDER VEUT DIRE. POUR UNE SOCIOLOGIE VISUELLE, BRUXELLES, LES IMPRESSIONS NOUVELLES, COLL. "REFLEXIONS FAITES", 2017, 192 P., ISBN : 978-2-87449-425-3.

